

(Girard, Vrais principes de la langue française, pag. 134 et suiv., t. I.)

Voilà tout ce qu'on peut dire sur la *Construction Grammaticale* des membres de la phrase dans la forme expositive, interrogative et impérative; mais l'ordre successif des rapports des mots n'est pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole: la vivacité de l'imagination, l'empressement à faire connoître ce qu'on pense, le concours des idées accessoires, l'harmonie, le nombre, le rythme, etc., font souvent que l'on supprime des mots, dont on se contente d'énoncer les corrélatifs. On interrompt l'ordre de l'analyse, on donne aux mots une place qui, au premier aspect, ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner. Cependant celui qui lit ou qui écoute, ne laisse pas d'entendre le sens de ce qu'il lit ou qui écoute, parce que l'esprit rectifie l'irrégularité de l'énonciation, et place dans l'ordre de l'analyse les divers sens particuliers, et même le sens des mots qui ne sont pas exprimés.

C'est en ces occasions que l'analogie est d'un grand usage, et ce n'est que par analogie, par imitation, et allant du connu à l'inconnu, que nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit. Si cette analogie nous manquoit, que pourrions-nous comprendre dans ce que nous entendons dire? Ce seroit pour nous un langage inconnu et inintelligible. La connoissance et la pratique de cette analogie ne s'acquièrent que par imitation; et par l'habitude, qui commence dès les premières années de notre vie.

Les façons de parler dont l'analogie est pour ainsi dire l'interprète, sont des phrases de la *Construction figurée*; et cette construction est celle où l'ordre et le procédé de l'analyse énonciative ne sont pas

suivis quoiqu'ils doivent toujours être aperçus, rectifiés ou suppléés.

ARTICLE II.

DE LA CONSTRUCTION FIGURÉE.

La *Construction figurée* est ainsi appelée, parce qu'en effet elle prend une figure, une forme qui n'est pas celle de la *Construction grammaticale*; à la vérité, elle est autorisée par l'usage, mais elle n'est pas conforme à la manière de parler la plus régulière, c'est-à-dire à la *Construction directe et grammaticale* dont il vient d'être question. Lors donc que l'ordre fixé par cette construction est altéré, on dit que la *Construction est figurée*, ou mieux encore *indirecte et irrégulière*. Or, elle peut être irrégulière, ou par *Ellipse*, ou par *Pélonasme*, ou par *Syllèpse*, ou par *Inversion*; c'est ce qu'on appelle les quatre figures de mots.

(Dumarsais, Encycl. méth., et Lévizac, pag. 251, t. II.)

§ I.

DE L'ELLIPISE.

L'*Ellipse* est une figure de construction qui consiste à supprimer un ou plusieurs mots, afin d'ajouter à la précision, sans rien ôter à la clarté.

(La Harpe, Cours de littérature.)

Cette figure doit son introduction dans les langues au désir qu'ont naturellement les hommes d'abréger

le discours. En effet, elle le rend plus vif et plus concis, et lui donne, par ces qualités, un plus grand degré d'intérêt et de grâce: mais pour qu'une ellipse soit bonne, il faut, comme nous venons de le dire, que l'esprit puisse suppléer aisément la valeur des mots qu'on a jugé à propos d'omettre, il faut qu'elle soit autorisée par l'usage; cet arbitre souverain en matière de langage ne la permet pas toujours en prose, où parfois elle a quelque chose de trop brusque et par conséquent de désagréable.

(Dumarsais et Lévizac.)

L'Ellipse est fréquente dans notre langue, comme dans toutes les autres; cependant elle y est bien moins ordinaire qu'elle ne l'est dans les langues qui ont des cas, parce que, dans celles-ci, le rapport du mot exprimé avec le mot sous-entendu est indiqué par une terminaison relative; au lieu qu'en français, et dans les langues dont les mots gardent toujours leur terminaison absolue, il n'y a que l'ordre, ou observé, ou facilement aperçu, et rétabli par l'esprit, qui puisse faire entendre le sens des mots énoncés.

(Dumarsais.)

L'emploi de l'Ellipse exige donc, dans la langue française, beaucoup de réserve et de précaution, pour que le style ne soit pas obscur. Néanmoins elle est très-fréquemment employée, et tous nos bons écrivains en sont remplis. En voici quelques exemples:

Celui qui rend un service doit l'oublier; celui qui le reçoit, s'en souvenir. (Pensée de Démosthènes.)

Apprenons de nos malheurs à jouir des moindres biens; de nos fautes, à n'en plus commettre; de nos ennemis, à réformer notre conduite; et des méchants, à mieux sentir tout le prix des bons. (M. de Lingrèe)

La mode assujétit le sage à sa formule:

La suivre est un devoir, la fuir, un ridicule.

(Bernis.)

Notre mérite nous attire la louange des honnêtes gens; et notre étoile, celle du public.

(La Rochefoucauld, maxime 165.)

Le vieillard est riche de ce qu'il possède. et le jeune homme, de ce qu'il espère.

(Sadi, fable orientale.)

Le brave ne se connoît que dans la guerre, le sage, que dans la colère, l'ami, dans le besoin.

(Sentence persane.)

Toutes ces Ellipses sont telles, que celui qui lit ou qui écoute entend si aisément le sens, qu'il ne s'apreçoit pas seulement qu'il y ait des mots supprimés dans ce qu'il lit, ou dans ce qu'on lui dit; mais, quoique ces Ellipses soient bonnes, quoiqu'elles soient reçues par l'usage, il est certain qu'elles n'ont pas ce genre de beauté dont on trouve plus d'un exemple dans nos grands poètes.

Lorsque *Corneille* fait dire à Nérine, confidente de Médée, dans la tragédie de ce nom:

Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il?

et que Médée répond:

Moi.....

Moi, dis-je, et c'est assez;

ce moi, qui est pour *je me reste*, est sublime, et dit plus qu'un long discours.

Lorsque, dans une autre tragédie de *Corneille*, Prusias dit à Nicomède (act. IV, sc 3): *et que dois-je être? roi*, réplique Nicomède, ce seul mot dit tout. Voilà du sublime, et du vrai sublime, qui n'auroit pas lieu sans l'expression elliptique.

(Lévizac, pag. 259, t. II.)

Quant aux *Ellipses* qui ont besoin d'un commentaire pour être entendues, l'usage les rejette; et par exemple, si, dans une proposition, le verbe est au singulier, il faut que chacun des sujets soit au singulier comme lui; car alors, au lieu de les embrasser tous, il répond à chacun en particulier, comme s'il étoit répété: et s'il y en a quelqu'un qui soit au pluriel, entre le verbe et celui-là, il n'y a plus concordance, l'*Ellipse* est irrégulière. Ainsi lorsque *Racine* a dit:

---- Les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

(*Athalie*, act V, sc. dern.)

Voltaire:

Vous régnez, Londres est libre, et vos lois, florissantes.

[*La Henriade*, chant II.]

Et *Montesquieu*: *Le peuple jouit des refus du prince, et les courtisans, de ses grâces;*

Ces écrivains se sont donné une licence que leur nom peut à peine faire pardonner.

(*Marmontel*, p. 348.)

Une licence plus grande encore dans l'*Ellipse*, c'est de supposer la répétition du verbe, lorsque le temps est changé:

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, *musulmane* en ces lieux.

(*Voltaire*, *Zaïre*, act. I, sc. 1.)

Car le verbe sous-entendu avant *musulmane* est *je suis*, et non pas *j'eusse été*. (Même autorité.)

Un autre défaut dans l'*Ellipse*, c'est la différence du passif à l'actif, comme si l'on dit: EN AIMANT on veut L'ÊTRE. — J'AIMAIS, je me flattais de L'ÊTRE.

Qui ne sait point *aimer* n'est pas digne de l'être.

On se permettoit cette *Ellipse* du temps de *Vaugelas*, et récemment encore quelques bons écrivains se la sont permise:

On ne trompe pas long-temps les hommes sur leurs intérêts, et ils ne haïssent rien tant que de L'ÊTRE. [Vauvenargues.]

Mais, quoique cela s'entende, l'expression ne répond pas au sens; elle présente un faux régime.

(*Th. Corneille*, sur la 27^e rem. de *Vaugelas*. — *Dumarsais*, pag. 92, t. I.

— *Beauzée*, *Encyclopédie méthodique*, au mot *répétition*.)

Cependant l'*Ellipse* semble bonne à *Marmontel*, lorsqu'entre deux adjectifs de divers genres, tous deux au même nombre, la désinence est semblable pour tous les deux. Comme lorsqu'un homme dit à une femme: *Vous êtes sensible, je le suis plus que vous. — Vous avez été malade, et moi je le suis. — Vous êtes jeune, et je ne le suis pas.*

Vaugelas (433^e rem.) et *Th. Corneille* (sur cette rem.) ne désapprouvoient pas absolument qu'une femme dit: *Je suis plus grande que mon frère;* et un homme: *je suis plus grand que ma soeur;* mais ils sont d'avis que l'on doit éviter ce tour de phrase.

L'*Académie*, consultée à cet égard, a pensé que ces locutions sont fort bonnes; parce que l'adjectif, pour ne regarder qu'un des deux sexes, ne laisse pas de convenir à l'autre par la sous-entente, qui tacitement le fait du genre qu'il faut.

Andry de Boisregard (page 238 de ses *Réflexions sur la langue française*), *Chapelain* (sur la remarque de *Vaugelas*), *Wailly* (p. 151 de sa *Grammaire*), et *Lévizac* (p. 263), se sont rangés à l'avis de

l'Académie, et l'usage l'a confirmé. En effet, *St.-Evremond* a dit: *L'âme des femmes coquettes n'est pas moins FARDÉE que leur visage.*

Madame de Maintenon: *Je suis aussi LASSÉ du monde que les gens de la cour le sont de moi.*

La Bruyère: *La foiblesse est plus OPPOSÉE à la vertu que le vice.*

Lorsque, dans une proposition, l'un des deux membres est affirmatif, et l'autre négatif, on doit répéter le verbe, et ce seroit, d'après l'avis de *Beauzée* (*Encycl. méth.*, au mot *répétition*) et de *Dumarsais* (p. 217, t. I.), une incorrection, une *Ellipse* irrégulière, que de s'en dispenser.

Lors donc que *Corneille* a dit (dans le *Cid*, act. III, sc. 6):

L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir.

il a fait ce que l'on appelle une *Ellipse* irrégulière. et il dût éviter cette incorrection s'il eût dit:

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir,

(*L'Académie*, *Sentim.* Sur le *Cid*.)

Les Grammairiens que nous venons de citer sont d'avis d'appliquer cette règle aux propositions liées par la conjonction *mais*, et dont l'un des deux membres est affirmatif et l'autre négatif. Suivant eux, c'est une faute que de dire: *Notre réputation ne dépend pas du caprice des hommes, mais des actions louables que nous faisons.*

M. *Lemare* pense au contraire que *mais*, servant à marquer une idée d'opposition ou de restriction, annonce assez par lui-même dans quel sens (affir-

matif ou négatif) est pris le second membre de la phrase; dès-lors il croit que la répétition du verbe est absolument inutile, car elle ne servirait qu'à entraver la marche du style; d'ailleurs, ajoute-t-il, elle est contraire à l'usage des meilleurs écrivains, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les exemples suivants:

L'harmonie NE frappe pas simplement l'oreille, MAIS l'esprit,

(*Boileau*. *Traité du Sublime*.)

Les Richesses engendrent le Faste et la Mollesse, qui NE SONT point des enfants bâtards, MAIS leurs vraies et légitimes productions.

(Le même, *Traité du Sublime*, ch. 35.)

Le flambeau de la critique NE doit pas brûler, MAIS éclairer.

(*Favart*.)

Il n'est pas dans l'esprit humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux, MAIS seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

(*J. J. Rousseau*, *Emile*.)

Curius, à qui les Samnites offraient de l'or, répondit que son plaisir N'ÉTOIT pas d'en avoir, MAIS de commander à ceux qui en avaient.

(*Bossuet*, *Hist. universelle* III^e partie.)

Quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne sauroit les gagner que par les louanges, ce N'EST pas la faute de ceux qui flattent, MAIS de ceux qui veulent être flattés.

(*Molière*, *l'Avare*, act. I. sc. 1.)

Ce NE SONT pas les places qui honorent les hommes, MAIS les hommes qui honorent les places.

(Mot d'*Agésilas*.)

Enfin, comme le fait observer *Marmontel* (*Gram-*

maire, pag. 358), dans la langue usuelle le besoin que l'on a communément de dire vite, a introduit infiniment plus de ces abréviations que dans la langue soigneusement écrite; c'est pour cela que le style familier en admet, dans toutes les langues, beaucoup plus que dans le style noble. Combien y a-t-il moins de tours elliptiques dans *Racine* et dans *Fénelon* que dans *Molière*, *La Fontaine* et madame de *Sévigné*!

Mais en revanche, la langue noble, surtout la langue poétique, a bien d'autres licences et d'autres hardiesses. *Racine*, le modèle dans l'art d'écrire la tragédie, *Racine*, le plus pur, le plus élégant de nos poètes, s'est permis souvent ce qu'on ne passeroit à aucun écrivain de nos jours.

Ainsi, au défaut de l'usage, l'analogie l'a autorisé à dire: *l'effroi de ses armes*, comme on dit, *la terreur de son nom*. Il a pu dire: *Il prend l'humble sous sa défense*, comme on dit, *sous sa garde, sous sa protection*, puisque l'un comme les deux autres présentent l'image d'un bouclier. Il a pu dire: *persécuter le père sur le fils*, comme on diroit, *se venger du père sur le fils*, puisque l'action est oppressive, et que *sur* la peint mieux que *dans*. Il a pu dire: *Mon âme inquiète d'une crainte*; et, dans le même sens:

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
(Andromaque, act. I, sc. 11.)

puisque cette expression *inquiétée* a plus d'énergie qu'*inquiète*; elle signifie *troublée, agitée*, ce qu'*inquiète* ne diroit pas; car on ne dit pas *inquiétée* en faveur de quelqu'un.— Enfin il a été permis à *Racine* de dire: *En votre main*, au lieu de, *en vos mains*:

... Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main?
(Bajazet, act I, sc. 7.)
et en ma main, au lieu de, en mes mains:

J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
(Britannicus, act. I, sec. 2.)

parce qu'en image, et familièrement parlant, dans *ma main*, et plus vif, plus fort, que dans *mes mains*: *Je tiens cette affaire dans ma main*.— *Je tiens sa fortune dans ma main*.

Il y encore, ajoute *Marmontel*, une foule de locutions elliptiques, dont la plupart ne sont susceptibles d'aucune construction analytique, mais que l'usage autorise, et qui, reçues dans le langage, ne sont plus soumises à aucun examen.

§ II.

DU PLÉONASME.

Cette seconde figure de construction est le contraire de l'ellipse. Dans celle-ci on supprime des mots nécessaires à la plénitude de la phrase, mais dont on peut aisément suppléer la valeur; dans celle-là, on ajoute des mots superflus qui pourraient être retranchés sans rien faire perdre du sens.

Lorsque ces mots superflus quant au sens, don-

ment au discours ou plus de grâce, ou plus de netteté, ou enfin plus de force et d'énergie, le *Pléonasmé* est une figure autorisée et même nécessaire. (*Dumarsais*, Encycl. méth., au mot *construction*, et sa *Logique*, pag. 116.)

Quand on dit: *Louis XII*, LE BON ROI LOUIS XII mérita le glorieux surnom de *Père du Peuple*; ces mots le bon roi *Louis XII* marquent encore plus expressément la bonté de ce prince, que si l'on eût dit le bon roi *Louis XII*, sans répéter le non propre, pour ajouter l'épithète de *bon*, qui fixe l'attention sur la bonté. (*Duclos*, supplément à la Grammaire de P. R., pag. 222.)

La répétition du régime dans ce vers de *Racine*.
Eh! que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours?
(*Iphigénie*, act. IV, sc. 6.)

marque non-seulement qu'*Achille* n'avoit point d'intérêt personnel dans la guerre, mais il le distingue d'*Agamemnon*, dont on fait sentir l'intérêt direct. (Même autorité.)

La répétition du mot *vu*, et des mots de *mes yeux*, dans *Voltaire* (*Mérope*, act. V, sc. 6):

Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
dans *La Fontaine* (le *Dépositaire infidèle*).

Mais enfin. je l'ai vu, vu de mes yeux; vous dis-je.

et dans *Molière*:

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu.
Ce qu'on appelle vu. (*Tartufe*, act. V, sc. 3.)

est donc grammaticalement une double superfluité; mais cette superfluité ajoute des idées accessoires, qui augmentent l'énergie du sens, et qui font entendre qu'on ne parle pas sur le rapport douteux d'autrui, ou qu'on n'a pas vu la chose par hasard et sans attention, mais qu'on l'a vue avec réflexion, et qu'on ne l'assure que d'après sa propre expérience bien constatée.

(*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *pléonasmé*.)

L'usage permet encore plusieurs *Pléonasmés* qui n'emportent avec eux aucun genre de beauté, mais quine sont cependant point regardés comme vicieux dans le style familier:

Je monte en haut. — Je descends en bas. — J'ai uni ces deux terres ensemble (1).

[Le Dict. de l'*Académie*.]

(1.) Loin de voir un pléonasmé dans l'expression monter en haut descendre en bas, *M. Laveaux* y voit une ellipse, c'est-à-dire, le contraire.

Monter et descendre ne se construisent pas sans complément. Vous descendez, d'où? de la chambre; mais un homme dont les appartements sont partie au bas de la maison, et partie dans le haut, dira fort bien à ses gens, s'il est au rez-de-chaussée: Montez en haut; et s'il est en haut descendez en bas; c'est-à-dire, montez dans les appartements que j'ai en haut, descendez dans les appartements que j'ai en bas; à moins qu'il ne veuille désigner un lieu particulier, et alors il le nomme. Le besoin toujours renaissant d'exprimer indé-

Je l'ai entendu de mes propres oreilles.—*Voler en l'air.* (Vaugelas, 160^e rem.; Th. Corneille, et l'Académie dans ses Observ. sur cette remarque.)

....Point de bruit davantage.

Montez là-haut....

(Molière, l'École des femmes, act. II, sc. 6)

La flamme MONTE EN HAUT.—Les pierres TOMBENT D'EN HAUT.—Je le LUI ai dit à LUI MÊME.
(Wailly.)

Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut.

[Racine, les Plaideurs, act. I. sc. 6.]

sont des licences qui servent à exprimer ce que l'on veut dire d'une plus forte manière.

Mais le Pléonasmé qui n'est pas autorisé par l'usage, et qui n'apporte ni plus de netteté, ni plus de grâce, ni plus d'énergie, est un vice, ou du moins une négligence que l'on doit éviter. Ainsi on ne doit

terminément l'idée de montée et de descente a sollicité l'ellipse, dont un des principaux services est de faire dire en peu de mots ce qu'il faut dire souvent.

Unir ensemble. Plusieurs, dit Féraud, condamnent cette expression comme un pléonasmé, une superfluité de mots; mais Vaugelas (160^e remarque), Chapelain et Th. Corneille l'ont approuvée. On sait bien qu'on ne peut unir, sans mettre ensemble, mais aussi on ne peut voir que de ses yeux, et entendre que de ses oreilles.—Ainsi, par la même raison, il faudrait condamner *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, etc.*, expressions généralement reçues.

Nous ne croyons pas, fait observer M. Laveaux (au mot

pas joindre à un substantif une épithète qui n'ajoute rien au sens, et qui n'offre que la même idée. Ce vers de Voltaire [le Dépositaire, act. I, sc. 2.]

Mes emplois sont bien lourds.—Je le sais.—Bien pesants.
est vicieux; car si les emplois sont lourds, ils sont pesants.

L'ISTHME séparoit par une LANGUE DE TERRE deux mers voisines, offre encore le même vice; car c'est comme si l'on disoit, *L'isthme séparoit par un isthme*, puisque un isthme est une langue de terre

ensemble) sur cette remarque, que l'expression unir ensemble, puisse être justifiée par les expressions, je l'ai vu de mes propres yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles. Ici il y a réellement pléonasmé, en prenant ce mot en bonne part; c'est-à-dire qu'il y a des mots qui paroissent superflus par rapport à l'intégrité du sens grammatical, et qui servent pourtant à y ajouter des idées accessoires, surabondantes, qui y jettent de la clarté ou qui en augmentent l'énergie. Quand on dit, je l'ai vu, la phrase est grammaticalement complète; et si l'on ajoute de mes propres yeux, c'est pour donner plus d'énergie à l'expression, pour affirmer avec plus de force qu'on a vu.

Au contraire, dans unir deux choses ensemble, il n'y a point de pléonasmé, et sans le mot ensemble, le sens grammatical ne seroit pas complet. En effet, unir est un verbe actif qui exige un régime direct et un régime indirect; on unit une chose à une autre, on unit deux choses à une troisième, ou à plusieurs autres choses. Ainsi quand on dit, on les a unis, à moins qu'on ne parle de deux amants que l'on a mariés, la phrase n'est pas complète; car on n'exprime pas à quoi on les a unis. On pouvoit les unir, ou ensemble, ou à d'autres choses. Ensemble est donc nécessaire pour compléter le sens grammatical, et il n'y a là ni pléonasmé, ni périologie.

entre deux mers Dans cette phrase: *Il se vit FORCÉ MALGRÉ LUI de renoncer à son entreprise*, l'épithète *malgré lui*, n'ajoutant rien au sens, est une superfétation grammaticale, car on ne peut être forcé que malgré soi.

Enfin des substantifs à-peu-près synonymes, accumulés dans une même phrase, forment des *Pleonasmes* que le bon goût réprouve. Ainsi, *Voiture* auroit dû rejeter cette phrase: *Cicéron avoit étendu les BORNES et les LIMITES de l'éloquence*, parce que *limites* n'ajoute rien à l'idée de *bornes*.

(*Dumarsais*, Encycl. méth., au mot *construction*.)

§ III.

DE LA SYLLEPSE OU SYNTHÈSE.

La *Syllepse* a lieu lorsque les mots sont employés selon la pensée, plutôt que selon l'usage de la construction grammaticale, comme quand je dis: *Il est six heures*; car, selon la construction, il faudroit dire: *Elles sont six heures*, comme on le disoit autrefois, et comme on dit encore: *Il sont six, huit, quinze hommes*. Mais, ce que l'on prétend n'étant que de marquer un temps précis, et une seule de ces heures, savoir la sixième, ma pensée, quise fixe sur celle-là, sans faire attention aux mots, fait que je dis: *Il est six heures*, plutôt que: *Elles sont six heures*. (MM. de *Port-Royal*, Gramm. gén. et rais. : des fig. de constr., pag. 219.)

C'est encore par cette figure que l'on peut rendre raison de certaines phrases où l'on exprime la négative *ne*, quoiqu'il semble qu'elle doive être supprimée, comme lorsqu'on dit: *Je crains qu'il NE vienne; j'em-*

pècherai qu'il NE vienne; j'ai peur qu'il N'oublie, etc' En ces occasions on est occupé du désir que la chose n'arrive pas; on a la volonté de faire tout ce qu'on pourra, afin que rien n'apporte d'obstacle à ce qu'on souhaite voilà ce qui fait énoncer la négation. (*Dumarsais*, Encycl. méth., au mot *construction*, et sa logique, pag. 119.)

C'est aussi par une figure semblable que *Voltaire* a dit:

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins.
(*Voltaire*, Mahomet, act. I, sc. 2.)

Tombée est ici au féminin, parce que l'auteur étoit plus occupé de *Palmire*, à qui ces paroles s'adressent, que de la qualification de *jeune et charmant objet*, qu'il lui donne.

Quand *La Bruyère* (des Femmes, chap. III.) a dit: *Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle; s'IL la croit fidèle, elle est perfide*. IL, est un tour élégant et fort bon, parce que ce n'est pas le mot *personne* qui reste à l'esprit, c'est l'idée d'*homme, de mari*.

(*Condillac*, de l'art d'écrire, ch. XI, liv. 1er.)

L'emploi de la *Syllepse* est encore très-heureux dans ces vers de *Racine* (*Athalie*, act. IV, sc 3):

Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et, comme eux, orphelin.

La régularité de la construction demandoit com-

me lui, puisque ce pronom se rapporte au mot *pauvre*; mais le poète oublie qu'il a employé ce mot; plein de son idée, il ne voit que les pauvres et les orphelins en général; et c'est sur ces êtres si intéressants qu'il porte toute son attention: *comme eux* est donc la seule expression que *Racine* a dû employer, puisqu'elle répond si bien à l'idée et au sentiment qui l'occupent.

(*Lévisac*, pag. 268 t. 2.)

§ IV.

DE L'INVERSION OU HYPERBATE.

L'*Inversion* consiste dans le déplacement des mots qui composent un discours, dans l'interversion de l'ordre rigoureux déterminé par la succession des idées, et fixé par la Grammaire.

Cette figure étoit, pour ainsi dire, naturelle au latin. Comme il n'y avoit que les terminaisons des mots qui, dans l'usage ordinaire, fussent les signes de la relation que les mots avoient entre eux, les Latins n'avoient égard qu'à ces terminaisons, et ils plaçoient les mots selon qu'ils se présentoient à l'imagination, ou selon que cet arrangement leur paroisoit produire une cadence et une harmonie plus agréable; mais, parce qu'en français les noms ne changent point de terminaison, nous sommes obligés communément de suivre l'ordre de la relation que les mots ont entre eux. Ainsi nous ne saurions faire usage des Inversions, que lorsqu'il est aisé de les ramener à l'ordre de la construction grammaticale.

Cette figure donne souvent aux phrases plus de rapidité, de grâce, de énergie; quelquefois même elle ajoute à la clarté en évitant les amphibologies; et alors on dit, même dans le discours ordinaire, la préférer à la construction grammaticale. (*Dumarsais*, Encycl. méth., au mot *construction*.)

Quand *Fleéchier*, dans son oraison funèbre du duc de Montausier, a dit: *Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice, où coula le sang de mille victimes, que Salomon*, etc.; cette phrase a certainement plus de grâce que s'il eût dit, suivant la construction grammaticale: *sacrifice où le sang de mille victimes coula.* (Même autorité.)

Si le même écrivain eût dit: *Cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces, prenoit déjà l'essor pour se sauver vers les montagnes*, il n'eût fait que raconter un fait; mais il a fait un tableau en disant:

Déjà prenoit l'essor, pour se sauver vers les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces.

Prenoit l'essor, est la principale action, c'est celle qu'il faut peindre sur le devant du tableau — *Déjà* est une circonstance nécessaire, qui viendrait trop tard si elle ne commençait pas la phrase. L'action se peint avec toute sa promptitude dans *déjà prenoit l'essor*; elle se ralentit, si l'on disoit *il prenoit déjà l'essor*. — *Pour se sauver vers les montagnes* est une action subordonnée, et ce n'est pas sur elle que le plus grand jour doit tomber. Si *Fleéchier* eût dit: *pour se sauver vers les montagnes, déjà prenoit l'essor*, le coup de pinceau eût été manqué. — Enfin, *dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces*, est une action encore plus éloignée; aussi l'ora-

teur la rejette-t-il à la fin, comme dans la partie fuyante: elle n'est là que pour contraster, pour faire ressortir davantage l'action principale.

(Condillac, de l'art d'écrire, chap. XIV, liv. 2.)

Chacun demande à Dieu avec larmes, qu'il abrège ses jours pour prolonger une vie si précieuse: on entend un cri de la nation, ou plutôt de plusieurs nations intéressées dans cette perte. Elle approche néanmoins cette mort inexorable, qui, par un seul coup qu'elle frappe, vient percer le sein d'une infinité de familles. (Bossuet.)

L'approche de la mort est une peinture d'autant plus vive qu'elle suit immédiatement le cri des nations. L'inversion fait toute la beauté de ce dernier membre; cependant, si Bossuet eût dit dans le premier membre: chacun avec larmes demande, cette transposition auroit rendu plus sensible l'image que font ces mots avec larmes. (Même autorité.)

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle. Madame se meurt, Madame est morte! (Bossuet.)

A cet endroit de l'oraison funèbre de Madame, tout le monde répandit des larmes; mais il est bien vraisemblable qu'on n'en auroit pas répandu, si Bossuet avoit dit: O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où cette étonnante nouvelle, Madame se meurt, Madame est morte, retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre! Il fallait pour l'image qu'après avoir peint la promptitude avec laquelle on fut frappé de cette nouvelle, la voix de l'orateur tombât avec ces mots: Madame se meurt, Madame est morte.

(Même autorité.)

L'Inversion est très-propre à augmenter la force

des contrastes, et par-là elle donne, pour ainsi dire, plus de relief à une idée, et la fait ressortir davantage. Bossuet pouvoit dire:

Douze pêcheurs envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, ont accompli alors, ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire.

Mais Bossuet se sert d'une Inversion, par laquelle il fixe d'abord l'esprit sur les philosophes, sur les prophètes, sur le peuple juif protégé et fidèle; il nous fait sentir toute la grandeur de l'entreprise, avant de parler de ceux qui l'ont accomplie, et le tour qu'il prend doit toute sa beauté à l'adresse qu'il a de renvoyer les douze pêcheurs et l'accomplissement à la fin de la phrase. Il s'exprime ainsi:

Alors seulement, et ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter; ce que les prophètes, ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire; douze pêcheurs, envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, l'ont accompli. (Même autorité.)

En général, l'art de faire valoir une idée consiste à la mettre à la place où elle doit frapper le plus: Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits: il faut toujours tendre à la perfection; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

(La Bruyère, des Ouvrages de l'esprit, chap. I.)

Par cette Inversion, La Bruyère fait mieux sentir

le motif qu'un écrivain doit se proposer, que s'il eût dit: *et alors la postérité sait nous rendre cette justice*, etc. (Même autorité, même chap.)

L'Inversion est commune à la prose et à la poésie, et celle-ci n'a guère plus de privilège que la prose; néanmoins les Inversions, quoique de la même nature, y sont plus fréquentes, parce que plus l'esprit sera animé de passions fortes et de sentiments vifs, plus il s'en permettra même sans s'en apercevoir. Toutefois il faut prendre garde que les Inversions ne donnent lieu à des phrases louches, équivoques, et où l'esprit ne puisse pas aisément rétablir la construction grammaticale, car on ne doit jamais perdre de vue que l'on ne parle que pour être entendu, et que c'est là le premier but de la parole, le premier objet de toutes les langues. Si donc les Inversions sont forcées; si les règles de la langue sont violées, l'esprit est mécontent, et condamne le poète. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples d'Inversions vicieuses; nous nous bornerons à un seul. *Boileau* à dit (satire I):

Que *George* vive ici, puisque *George* y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis;
Que *Jacquin* vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste.

Dans cette première phrase, le relatif *que*, qui amène la phrase incidente *un million*, etc., se trouve séparé de son antécédent *George*, par *vive ici*, puisque *George* y sait vivre, ce qui n'est pas permis dans notre langue; ainsi cette Inversion ne peut être tolérée. La même faute se trouve dans la seconde phrase. (*Lévisac*, pag. 255, t. II.)

§ V.

DES GALLICISMES.

Quoique toutes les langues paroissent construites sur un plan uniforme dans leurs parties essentielles, elles offrent cependant des particularités, soit dans l'emploi des mots, soit dans la manière de les arranger, qui, s'écartant des règles ordinaires, distinguent une langue de toutes les autres. Ces locutions particulières s'appellent *Idiotismes*.

Lorsqu'on a voulu distinguer les idiotismes propres à une langue en particulier, on leur a donné un nom analogue à celui de cette langue. Les idiotismes de la langue française s'appellent *Gallicismes*, comme ceux du grec s'appellent *hellenismes*; ceux du latin *latinismes*; ceux de l'anglais *anglicismes*; ceux de l'allemand *germanismes*. Ainsi *idiotisme* désigne le genre, dont les autres mots sont les espèces.

Le Gallicisme étant une façon de s'exprimer particulière à notre langue, cette particularité d'expression peut se trouver,

- 1^o Dans le sens d'un mot simple;
- 2^o Dans l'association de plusieurs mots;
- 3^o Dans l'emploi d'une figure;
- 4^o Dans la construction de la phrase.

Quelques exemples suffiront pour justifier et éclaircir ces distinctions.

I. Il ne peut y avoir de Gallicisme de la première espèce que dans les mots qui, étant communs à plusieurs langues, ont pris dans la nôtre une signification toute particulière, et éloignée de celle du mot primitif.

Ainsi nos langues modernes ont adopté le mot